me accomplie.

La belle Yamida n'était que la fiancée du prince, cela ne pouvait suffire à l'oracle. Le prince n'avait aucun droit à se prétendre trompé, tout était à refaire.

Le pauvre Kaïdo, absolument désolé, se plongea dans de sombres réflexions. Que faire ? Quel parti prendre ? Un vieux bonze se permit de lui donner un conseil qui ramena l'espérance dans l'âme du Kaïdo. Après tout, le condamné Farandoul n'était pas exécuté, rien n'était perdu.

Kaïdo allait s'élancer vers la salle servant de prison aux marins ; mais il réfléchit, courut aux appartements de Yamida, la ramena devant les bonzes et fit demander à la chapelle du palais le vase à saki servant aux épousailles.

Le saki apporté, il le présenta lui-même à Yamida surprise ; comme elle hésitait, il lui dit quelques mots tout bas qui la décidèrent

La charmante Yamida, encore tout éplorée, porta la saki à ses lèvres. Cette fois, Kaïdo et Yamida étaient mariés.

—Et maintenant que les destins s'accomplissent ! Puisse la province de Miko être heureuse !

Et calme, fier et résolu, le prince Kaïdo se dirigea vers la salle où les prisonniers attendaient l'heure de marcher au supplice. Il alla droit à Farandoul, tira son sabre et coupa ses liens.

—Tout est oublié ! dit-il. Tu es un homme comme je les aime ; je te fais mon premier ministre !

Farandoul étonné, regardait le prince sans comprendre.

—Que dit le prince ? demanda-t-il à l'interprète.

—Le prince vous fait grâce et vous nomme ministre, balbutia l'interprète ; implorez-le pour nous, il ne serait pas juste de nous faire périr dans la graisse bouillante.

Kaïdo avait compris, et déjà ses ordres étaient donnés. Les officiers mêmes qui venaient de condamner nos amis à de si terribles tourments s'empressèrent de trancher les cordes serrées autour de leurs poignets. Le président du tribunal, homme susceptible, se considéra comme offensé par ce dénouement imprévu et montra sa mauvaise humeur en s'ouvrant brutalement le ventre avec le sabre de ses pères.

—Plus de graisse bouillante ? exclama Tournesol.

—Grâce pleine et entière, répondit le prince en serrant les mains du sympathique Mandibul, et amitié de même !

Les braves qui avaient combattu la veille sous les ordres de Farandoul apprirent avec joie que leur jeune chef n'allait point, au lendemain du triomphe éclatant remporté sur les rebelles, subir le terrible supplice de la graisse bouillante. Seuls quelques courtisans, s'étant montrés, depuis le retour du vrai prince, particulièrement hostiles à notre héros, jugèrent qu'il était de leur dignité de s'ouvrir fièrement l'abdomen en manière de protestation. A part ces légères nuances de dissentiment, la joie des daïmios et des soldats fut partagée par toute la population.

Kaïdo, sans perdre de temps, avait donné l'ordre à ses anciens ministres de se réunir pour leur présenter Farandoul. En présence de tous et malgré les grimaces de quelques-uns, il le confirma dans ses nouvelles dignités et le nomma général commandant l'armée régulière, en remplacement du général Faxiba qui s'était ouvert le ventre le matin.

Complimenté, choyé par tout le monde, Farandoul aurait dû se sentir la joie au cœur ; condamné à mort le matin, premier ministre le soir, la différence était grande ; sans parler des appointements : quatre-vingt mille sacs de riz, dont le premier trimestre venait de lui être payé en nature.

A continuer.

Le Canard

MONTREAL, 19 JAN. 1884.

Le CANARD parait tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 20 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAULT & CIE.,
Editeurs-Propriétaires,
Boîte 325. No. 20 Rue St. Gabriel.

Nous avons adressé des lettres d'avocat à tous nos abonnés récalcitrants.

Quelques uns ont répondu, les autres n'ont pas donné signe de vie. Ceux-là peuvent s'attendre à être poursuivis immédiatement et sans autre avis. Qu'on se le tienne pour dit.

A NOS LECTEURS

Pour nous rendre à un désir manifesté depuis longtemps par un grand nombre de nos abonnés, nous inaugurons cette semaine un nouveau genre, la petite causerie scientifique.

Nous nous sommes assuré les services d'un collaborateur compétent et nous osons croire qu'on nous saura gré de ce nouveau sacrifice que nous nous imposons.

Dans ces causeries que nous publierons de temps en temps, seront traitées des questions de science, d'hygiène, d'histoire, etc., qui seront mises à la portée de tout le monde.

La note amusante ne sera point négligée et la causerie contiendra toujours comme par le passé une anecdote drolatique ou un trait plaisant. De cette façon on s'instruira tout en s'amusant, et la lecture du *Canard* aura son côté pratique.

La causerie d'aujourd'hui comprend une jolie étude sur la respirations que nous recommandons spécialement à nos lectures. Dans celle de la semaine prochaine, on parlera de l'hygiène du sommeil.

A. FILIATREAUT & CIE.

CAUSERIE

La société d'hygiène de Montréal a fait distribuer, il y a quelque temps, des cartes qui contiennent des conseils très importants. Parmi les différents avis que l'on donne aux familles, on recommande spécialement d'avoir bien soin d'aérer, chaque matin, les chambres où l'on a dormi. C'est que l'air pur est aussi nécessaire à la vie que le pain, et pour faire comprendre le principe que nous venons d'énoncer, nous allons aujourd'hui vous dire en quelques mots, chères lecteurs ce que c'est que la respiration.

La respiration de l'homme se compose de deux opérations bien distinctes.

Dans l'une il dilate sa poitrine, dans l'autre, il la resserre ; dans la première, il aspire, dans la seconde il rejette une certaine quantité d'air.

Mais cet air rejeté au dehors est-il le même que celui qui a été introduit à l'intérieur ? Evidemment non. Si il sortait tel qu'il est entré, à quoi aurait-il servi ? Pourquoi la nature nous aurait-elle condamnés à aspirer et expirer continuellement, si cela devait sans aucune utilité !

Ainsi l'air respiré doit avoir, en totalité ou en partie, subi une modification ; et par suite, si sa nature n'est plus la même, il ne doit plus être propre à la respiration. Aussi, chacun le sait, quand plusieurs personnes ont respiré dans un appartement fermé de toutes parts, un certain malaise se fait sentir, la respiration est gênée, et il devient nécessaire d'ouvrir portes ou fenêtres. C'est que chaque personne concourt à prendre l'air respirable et à rejeter ensuite de l'air impropre à la respiration.

Ainsi, dans une salle complètement close, où l'air extérieur ne pourrait pénétrer, la vie ne serait pas longtemps possible ; tout l'air serait bientôt devenu irrespirable.

Mais si l'homme et les animaux altèrent continuellement l'atmosphère, si de plus cette atmosphère est limitée, si elle ne s'élève (comme on le démontre) qu'à quelques lieues au dessus de nos têtes, quel danger ne courons-nous pas ? Au bout d'un certain temps, tout l'air devrait être altéré et nous péririons.

Mais une atmosphère de dix à quinze lieues, environnant la terre de tous côtés, représente une quantité d'air immense.

L'air impur que les hommes et les animaux versent continuellement n'est rien auprès de cette immensité.

En outre, voici un phénomène bien remarquable.

Les plantes respirent aussi, mais bien différemment.

Les feuilles des plantes présentent à leur surface une foule de petites bouches que les naturalistes ont appelées *stomates*, et par lesquelles l'air entre et sort alternativement. Cet air doit subir dans la feuille une modification ; quelle en est la nature ?

Pour répondre à cette question, chers lecteurs, prenons une plante et plaçons la au milieu d'un air parfaitement pur, d'un air où ne se trouve aucun des produits de la respiration animale ; nous verrons la plante dépérir.

Au contraire, faisons vivre une plante sous l'influence de la lumière solaire, dans un air où les animaux ont longtemps séjourné ; la plante végètera avec vigueur, et de plus, sera devenue plus propre à la respiration animale.

Que conclure de là ?

L'atmosphère la plus propre à la respiration des végétaux est précisément celle qui est altérée par la respiration des animaux.

Ainsi, nous sommes conduits à la découverte d'un travail constant de la nature, travail bien digne d'admiration. Le règne animal et le règne végétal élaborent constamment l'atmosphère, chaque règne purifie l'air nécessaire à la vie de l'autre, et, par une des plus belles lois de la création assure la prospérité commune.

Lien admirable qui unit ensemble les deux règnes ! Harmonie merveilleuse qui perpétue leur bien-être mutuel ! qui n'a senti son âme s'épanouir avec délices en respirant l'air si vif des campagnes ? Cette pure jouissance n'est-elle pas comme une révélation de ces secrets sublimes de la nature ?

Et cette révélation, la science n'a eu qu'à la confirmer.

***

Les journaux des Etats-Unis nous sont arrivés la semaine dernière avec une étrange histoire. Il s'agit d'une tentative de suicide commise de la manière la plus extraordinaire et dans des circonstances exceptionnellement curieuses. Voici le fait :

Dans un petit village situé tout près de Baltimore vivait depuis plusieurs années une bonne vieille connue sous le nom de Bridget Maloney. Elle était généralement estimée dans le village et les Canadiens, qui ne l'appelaient jamais autrement que la bonne femme *Mal-au nez*, ne l'en aimaient pas moins pour cela. On ne lui connaissait aucun moyen de subsistances et elle vivait de la charité publique. Malgré cela elle était toujours contente, toujours heureuse, et on ne l'avait jamais vue de mauvaise humeur. Quand la journée avait été bonne, la vieille portait allègrement ses quatre-vingts ans... et son panier rempli jusqu'aux bords, regagnait son misérable logis. Une fois rentrée, elle marquait à la hâte, puis ouvrant une armoire elle en tirait un... boulet de canon, qu'elle plaçait sur ses genoux. Puis commençait avec ce compagnon d'un nouveau genre, une conversation des plus tendres qui se terminait toujours par des larmes et des sanglots. Quand la journée avait été mauvaise, la pauvre Bridget ne mangeait pas, mais elle ne manquait jamais de s'entretenir et de verser d'abondantes larmes avec le fameux boulet de canon.

C'est que ce projectile était toute une histoire pour la bonne vieille. Il lui rappelait son cher époux.

Le digne homme avait été tué pendant la guerre de sécession ; il avait eu la tête fracassée par un boulet. Bridjet, inconsolable, n'avait jamais voulu *reconvoler* malgré les offres avantageuses qu'on lui avait faites de toutes parts. Elle avait préféré rester fidèle à la mémoire de son mari mort au champ d'honneur, et elle conservait religieusement le boulet qui l'avait rendue veuve et qu'un des camarades du défunt lui avait rapporté du champ de bataille. Le soir, comme on l'a vu plus haut, elle mettait ce boulet sur ses genoux et la voix pleine de sanglots, elle lui disait : " C'est toi qui as privé une femme de son époux bien-aimé, c'est toi qui rendras la femme à l'époux." Oui, cher Jimmy, continuait elle en s'adressant à l'âme du défunt, je ne veux pas mourir d'une autre mort que la tienne, et le jour où la vie ne me sera plus possible, le boulet qui t'a si cruellement enlevé à mon affection, m'enverra te rejoindre. Et elle couvrait de baisers l'insensible projectile.

Un matin de la semaine dernière, la pauvre Bridget laissa son panier à la maison et au lieu de demander du pain comme elle avait l'habitude de le faire elle suppliait les passants de vouloir bien lui donner un petit sou. On s'en étonnait bien un peu, mais on donnait quand même.

Vers le soir, ayant amassé une somme suffisante, elle entra chez l'armurier du village, acheta six livres de poudre et reprit le chemin de son logis. Elle était complètement changée, et tout son être laissait voir le plus profond abattement.

Une fois entrée chez elle, elle ferma la porte à double tour et se prépara à mourir.

Elle prit une cuve, y déposa les six livres de poudre qu'elle s'était procurées, et mit soigneusement le fameux boulet sur la poudre. Prenant ensuite une allumette elle entra dans la cuve et se plaça sur le boulet. " Pardonnez-moi, mon Dieu, s'écria-t-elle, pardonnez-moi l'action que je vais commettre, mais je ne puis supporter plus longtemps l'absence de mon cher Jimmy !... Jimmy !... Jimmy !... me voici... tiens-toi prêt... je saute, je meurs de la même mort que toi ; tu as sauté, je saute !... En achevant ces paroles elle mit le feu à la poudre et p h ! ! ! elle ne sauta pas du tout.

Le lendemain, les villageois, surpris de ne pas voir la Mal au-nez dans les rues et intrigués de ses allures de la veille, enfoncèrent sa porte et trouvèrent la bonne femme évanouie, à côté de sa cuve et tenant encore entre ses jambes le fameux boulet. Ses vêtements étaient un peu rôtis, mais à part quelques légères brûlures elle n'avait aucun mal. Une fois revenue à elle elle fut bien étonnée de ne pas avoir réussi dans sa tentative et supplia les assistants de vouloir bien lui indiquer le moyen de mourir comme Jimmy. On lui promit de s'occuper de la question et on la conduisit à l'hospice en attendant. *Si non è verò è bene trovato.*

***

Le mot de la fin :

Le Colonel Maplesoin, l'impresario qui nous a procuré le plaisir d'entendre la Patti, se lamentait l'autre jour devant un Calino quelconque, de ce qu'il est sans cesse obligé de changer son affiche, par suite des bronchites et des enrouements de ses ténors.

—Je ne vois qu'un seul moyen pour vous de parer à cet inconvénient, dit le Calino en question de son air le plus grave : c'est d'exiger de vos chanteurs ce que le gouvernement exige de ses compagnies de chemins de fer... deux *voix !*

Le pantalon et la culotte courte

Les tailleurs "artistiques" de Philadelphie doivent tenir une convention en février, pour discuter les mérites comparatifs du pantalon et de la culotte courte. Les deux modes ayant leurs partisans parmi les chevaliers de la coupe, un reporter a cru devoir recueillir des arguments dans les deux camps. Un tailleur de Chestnut street, champion de la culotte courte, s'est exprimé à peu près en ces termes :

"Nos jeunes gens de société, quand ils sont en tenue de soirée, ont l'air de garçons de restaurant. Le temps est venu de changer cela. On nous accusera de remonter à la guerre de la révolution en ressuscitant la culotte courte, mais qu'importe si ce vêtement, par la grâce de ses proportions, *avantage* l'homme de société bien formé ? Voyez les acteurs sur la scène, quelle belle tournure ils ont. J'espère que tous les tailleurs, mes confrères, iront à la convention en knickerbokers. Ce sera une occasion de montrer à la société élégante les bienfaits de l'innovation. Je vous vois d'avance cravatés de blanc, le devant de la chemise bien dégagé, sanglés dans le frac noir dont les pans seront bordés de soie de quelque couleur gaie, culotte courte, bas chinés et souliers à boucles. Quelle glorieuse combinaison ce sera ! Rien dans cette toilette ne fera songer au garçon de salle."

Un autre fameux oiseau de Chestnut street, mais du camp opposé, a exprimé son opinion comme suit :

" Avant tout il faut être pratique. Je ne vois pas l'utilité de la culotte courte. Un de mes confrères de Chicago, M. Matthews, est venu à notre dernier banquet annuel en culotte courte, et je confesse qu'il a eu un certain succès de curiosité. A sa vue, c'était à qui crierait. Tiens ! voilà Matthews ! Il a été si fier de cet accueil qu'il le prenait de haut avec nous. A l'entendre nous étions des arriérés et il fallait aller dans l'Ouest pour voir le véritable progrès, le développement esthétique. L'Ouest avait condamné le pantalon moderne et il ne s'en relèverait pas, ou plutôt il se relèverait jusqu'aux genoux. Je ne coupe pas, moi, dans ces bavardages de Matthews, et voici pourquoi : Où sont nos jambes ? où sont nos mollets ? Voyez les *dudes* ! A quoi ressembleraient leurs cure-dents dans des bas de soie ? Si vous voulez nous rendre la culotte de nos aïeux, rendez-nous aussi leurs guibolles."

Recette

A l'occasion des fêtes, nous offrons à nos lectrices la recette suivante que nous trouvons dans un petit journal français :

Prendre une grande marmite, dite marmite de fidélité, que les honnêtes femmes doivent toujours avoir, et la placer devant le feu de l'amour conjugal ; que le feu soit ardent, surtout qu'il soit clair et que la chaleur soit toujours constante. Couvrir son mari d'affection, de tendresse et de soumission. L'entourer d'une flamme chaste et modeste. L'assaisonner de plaisanteries et ajouter quelques baisers et autres douceurs. Que le tout soit accompagné d'une dose de discrétion, de prudence et de modération.

Avec cette recette aussi facile à suivre qu'à comprendre, une femme réalisera un mari parfait.